

JULES COURDAULT

LA SUISSE

- ZURICH
- BERNE
- LUCERNE
- URI
- NEUCHÂTEAU
- ST. GALLEN
- VAUD
- LIBERTÉ ET PATRIE
- ZOUG
- SOLEURE
- SCHAFFHOUSE
- FRIBOURG
- SCHWYZ
- AARGOVIE
- UNTERWALDEN
- GLARIS
- GENÈVE
- BALE
- PARIS LIBRAIRIE MACHETTE & Co BOUL. S. GERMAIN N° 79
- TESSIN
- APPENZEL
- GRISONS
- THURGOVIE
- VALAIS

*J. Machette*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

# ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE

MODERNE, ANCIENNE ET DU MOYEN AGE

CONSTRUIT

D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES ET LES DOCUMENTS LES PLUS RÉCENTS

CARTES, VOYAGES, MÉMOIRES, TRAVAUX GÉODÉSIQUES, ETC.

AVEC UN TEXTE ANALYTIQUE

PAR

**M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN**

Président honoraire de la Société de Géographie de Paris  
Membre des Académies royales de Berlin et de Madrid, Membre correspondant de l'Institut royal des Indes Néerlandaises  
des Sociétés géographiques de Saint-Pétersbourg, Berlin, Vienne, New-York, Rio de Janeiro, Madrid, etc.

ENVIRON 110 CARTES IN-FOLIO

GRAVÉES SUR CUIVRE SOUS LA DIRECTION DE MM. E. COLLIN ET DELAUNE

---

## MODE ET CONDITIONS DE LA PUBLICATION

Cet atlas est publié par livraisons. Chaque livraison contient trois cartes et est accompagnée d'une notice sur les documents qui ont servi à la construction de ces cartes. Chaque livraison se vend séparément au prix de 6 francs.

Le prix de chaque carte prise isolément variera selon l'importance des frais de fabrication. — Ce prix, en aucun cas, ne sera inférieur à 2 fr. 50.

La première livraison comprend : une carte du ciel, la carte de la Turquie d'Europe et la carte de la région Arctique. Le prix de chacune de ces cartes séparément est de 2 fr. 50.

La deuxième livraison comprend : une carte de géographie astronomique, la carte de la Suisse et la carte du Royaume de Grèce. Prises isolément, ces cartes se vendent aux prix suivants : Carte de géographie astronomique, 2 fr. 50 ; Suisse, 4 fr. ; Royaume de Grèce, 3 fr.

La troisième livraison paraîtra prochainement.

*AVIS. — On peut se procurer chez tous les libraires au prix de 5 francs un carton spécial destiné à recevoir les livraisons de l'Atlas universel au fur et à mesure de leur publication.*

Aloys Mooser, l'auteur de ces magnifiques orgues, était Fribourgeois. Sont également de Fribourg : Guillimann, le chroniqueur déjà mentionné, Agassiz, le célèbre naturaliste, Hans Friess, un devancier renommé de Holbein. M. Alexandre Daguët, l'éminent historien et publiciste dont j'ai ci-dessus donné maint extrait, et qui est actuellement professeur à l'Académie de Neuchâtel, est aussi un descendant d'une des anciennes familles patriciennes de cette tant aimable cité de l'Uechtland, où, pendant près de trente ans, il a occupé les plus hautes chaires et présidé aux diverses branches d'enseignement.

IV

Le canton de Fribourg, enclavé entre le territoire bernois et le pays de Vaud, est un des plus poétiques qui existent. Au nord, de tous côtés, des bocages magnifiques, des champs fertiles, un entrelacement indicible de collines traversées par de frais vallons ; au sud, les ramifications de la grande chaîne des Alpes, des pâtis verts entrecoupés de forêts de conifères, des rocs escarpés, le *Moléson* enfin, dont les hautes croupes dominant la Gruyères fribourgeoise.

Le Moléson (2,005 m.) est l'extrémité de ce contrefort des Alpes qui, né de la Tour d'Aï, se continue du sud au nord par la Dent de Naïe et la Dent de Jaman, et meurt près de Bulle. De cette montagne remarquable par ses formes pittoresques, ses hautes parois aux angles aigus, ses forêts, sa flore rare, la vue s'étend sur le lac de Genève, la Dôle, le lac de Morat, Neuchâtel, les sommités de la Savoie, la Dent d'Oche, la Dent du Midi, puis sur le Niesen, le Wetterhorn, le Tittlis et la Blümlisalp. La Dent de Morcles tient dans ce panorama la tête de la chaîne qui a pour point central les Diablerets, et qui vient se souder aux monts de la Gruyères échelonnés immédiatement sous le spectateur.

Le pays de Gruyères, comme le val d'Illiez, n'est qu'une suite de pâturages magnifiques semés de chalets, de troupeaux épars, de ruisseaux murmurants. Les chalets sont très simples : la pièce principale renferme la chaudière à cuire le fromage. Chacun a sa petite source amenée par un chéneau de mélèze dans un tronc d'arbre creusé. La population, très catholique, tenant à la fois du type vaudois et du type allemand, a gardé, avec les mœurs frustes du vieux temps, la plupart des superstitions naïves du même âge. Au Pas du Moine, on rapporte que les pâtres appelèrent un religieux du couvent de Hauterive pour exorciser les serpents nombreux en cette région. Par ses conjurations, le saint homme sut les contraindre à se jeter dans le petit lac de Domène, près duquel on montre encore au touriste la marque de son pied sur le roc. On dit aussi qu'autrefois les sorcières de la contrée se réunissaient sur le Moléson pour y tenir leurs conférences impies avec le démon. L'une d'elles fut traduite pour ce fait, en 1634, devant les autorités de Fribourg. Appliquée à la torture, elle avoua qu'elle s'était effectivement laissé séduire par Satan, que, depuis lors, elle fréquentait le sabbat de la montagne ; et comme on la pressait de dévoiler les pratiques du susdit sabbat, elle raconta comme quoi les sorciers et sorcières y dansaient autour d'une flamme bleue attisée par des diabolins, puis, après avoir bu de l'eau-de-vie, recevaient en cadeau du malin esprit une poudre au moyen de laquelle ils pouvaient tuer les hommes et les bêtes. — Et ensuite ? demanda le tenace bourreau en serrant encore d'un cran l'appareil. — « Ensuite ? répondit la malheureuse créature, ensuite, j'ai baisé la griffe du diable, et Satan m'a remis un cheveu qui me donne le pouvoir de me changer en louve et de dévorer les bestiaux. »

Après cet aveu formel, la justice se garda bien d'hésiter : l'auxiliaire de Belzebuth fut condamné à mort et exécuté.

*W. Wacker*

« La partie antérieure de l'Uechtland, écrivait en son temps Jean de Müller, là où ce canton se perd dans les montagnes, fut cultivée par les comtes de Gruyères. On n'a que des traditions sur leur origine et leur ancienneté. Grand et fort, leur château est situé au milieu de la *Tine* (cuve, vallon), sur une colline, à l'entrée des Alpes. Le marché de Bulle est au nord; de l'autre côté, des chemins escarpés et rudes conduisent par des hauteurs couvertes de forêts. En beaucoup d'endroits, la main des hommes l'a fait passer par-dessus des sapins abattus. Au fond de l'abîme, la Sarine bruit et écume. Bientôt s'ouvrent un grand nombre de vallées étrangement enlacées et où se retrouve la trace d'anciens lacs. Longtemps ce pays fut un bois marécageux, jusqu'à ce que celui-ci s'ensevelit, inondé par les eaux des Alpes. Puis la terre éboulée des rochers affermit le sol de ces marais. Enfin les bergers des comtes de Gruyères purent mener leurs troupeaux aux montagnes les plus sûres. La maison de Gruyères faisait la guerre aux loups et aux lynx, défrichait, bâtissait. Au delà de Vanel, sur les confins des Allemands et des Romands, elle possédait le pays allemand du Gessenay, jusqu'aux glaces du Gelten et au sentier qui conduit au Valais, et le long duquel la Sarine, déjà forte, se précipite de haut au sortir du mont Sanetsch. »

Depuis Müller, l'érudition historique a fait des progrès, et nous savons aujourd'hui mainte chose que ne pouvait savoir l'historien national.

Une tradition reconnue erronée attribuait naguère encore à saint Donat, un disciple de Colomban, qui devint évêque de Besançon, la fondation de l'église de *Château-d'Œx*, chef-lieu de ce *Pays d'en haut*, dont j'esquisserai ci-après la physionomie. Or, cette fondation, loin de remonter au septième siècle, ne date que du quatorzième. Dans cette contrée encore inculte, du Pas de la Tine jusqu'à Vanel, qui ne fut défrichée que longtemps après, il n'existait d'abord qu'une tour féodale, dite *Castrum in Ogo* (1), avec une villa, centre primitif de l'établissement des seigneurs d'*Ogo*, lesquels agrandirent ensuite leurs domaines, comme le dit, en effet, Jean de Müller, en établissant peu à peu des colons défricheurs dans les vallées qu'arrosent la Sarine et ses affluents. La première église fut celle d'Œx.

Or, les seigneurs d'*Ogo* ne sont autres que les comtes de *Gruyères*. Investis dès l'origine de l'office forestier, érigé en fief, qu'on appelait *Gruerie* (*Gruieria*), ces derniers en gardèrent le nom, qui finit aussi par être appliqué au petit empire pastoral où s'exerçait héréditairement leur autorité.

Quant à ce terme d'*Ogo* ou *Hogo*, il n'était lui-même qu'une corruption du tudesque *Hoch-Gau* (*pays d'en haut*), expression par laquelle, je viens de le dire, on désigne encore aujourd'hui le district le plus élevé de cette contrée montagneuse, à savoir *Château-d'Œx*.

Le pays d'*Ogo* constitua d'abord le comté du même nom, puis celui de *Gruyères* (*Comes d'Ogo*, puis, au douzième siècle, *Comes de Grueres* ou *Gruierensis*). Touchant primitivement au Léman, l'ancien *Hochgau* englobait Saint-Saphorin, Puidoux, Chardonne, et remontait, vers le nord, jusqu'à trois lieues en deçà de Berne, comprenant de ce côté le village de Ruggisberg qui, situé entre la Sarine et l'Aar, séparait le comté de Bourgogne du duché de ce nom et l'évêché de Lausanne de celui de Constance.

Quant au comté de *Gruyères*, formé d'abord d'une partie considérable de l'ancien *Hochgau*, il arriva plus tard à s'étendre des sources de la Sarine, à savoir, du Sanetsch, montagne limitrophe du Valais, jusqu'au delà du château de Simmeneck (*Oberland*), puis, tout le long du cours d'eau torrentueux,

(1) C'est-à-dire *camp du Pays d'en haut*, nom d'où est venu celui de *Château-d'Œx*. (De Gingius, *Notices sur la Gruyères*.)

jusqu'à deux lieues de Fribourg, et, à l'ouest, jusqu'à Romont. Le val des Ormonts, au midi, en fit aussi partie quelque temps, ainsi qu'Oron et même Palésieux.

Une ceinture de hautes montagnesenserre de toutes parts ce territoire; au nord-ouest, où l'enceinte laisse une lacune, se dresse le Moléson. La Sarine ou Saane suit toutes les sinuosités du relief, courant d'abord vers le nord, infléchissant ensuite à l'ouest, puis revenant au septentrion pour recevoir la Singine à Laupen, et se jeter dans l'Aar non loin de Gumminen. L'impétueuse rivière arrose successivement quatre grands bassins, celui de *Gsteig* ou du Châtelet, celui de Gessenay, celui de Château-d'OEx et celui de Gruyères.

Le point le plus caractéristique de cet immense sillon presque en forme d'S se trouve en aval de



LA LENK.

Château-d'OEx (1), au delà de ce petit hameau de Rossinières qui possède un chalet si curieux. Là, deux montagnes, le Corjeon et le Cullan, forment, en se rapprochant, un défilé extraordinairement pittoresque et sauvage où la Sarine s'engouffre en se brisant contre d'immenses blocs de rochers. Sur les deux rives s'élèvent des arbres énormes; leurs branchages entrelacés forment un dôme épais et obscur, qui rend encore plus sinistre l'aspect de ce défilé, sorte d'impasse d'où l'on ne peut sortir que par un sentier au flanc de la montagne, composé en partie de gros troncs, et aboutissant à un chemin plus large qu'il faut sans cesse réparer. Non loin de là, près d'un moulin, jaillit la remarquable source de la Chaudannaz.

C'est cette gorge profondément encaissée qui porte le nom de *Pas de la Tine*, en allemand *Bocken* ou *Bokten*. Elle divisait autrefois la patrie de Gruyères en deux régions parfaitement distinctes, celle « au-dessus de la Sarine », et celle « au-dessous ». La section supérieure, de la Tine au Sanetsch, fut

(1) Voyez, à défaut des grandes cartes suisses, la carte restreinte mais étonnamment précise, de l'Atlas de M. Vivien de Saint-Martin.

longtemps appelée le « pays de Gessenay » ; la section inférieure, jusqu'à la Trême (près de Bulle), était la Gruyères proprement dite. Aujourd'hui, dans un sens plus restreint, on n'applique cette dernière désignation qu'à la partie du canton de Fribourg qui commence à Avri et finit à Montbovon, c'est-à-dire à la Tine, et comprend le territoire de Bulle, de Gruyères, de Charmey et de Corbières.

Cette contrée n'est accessible au sud que par deux entrées : le col du Sanetsch, ou le Pas de montagne, *Passus montis*, comme on l'appelait au quatorzième siècle, et le col du Pillon, en allemand *Pillenbergl*, conduisant, l'un dans le Valais, et l'autre à Aigle, par les Ormonts. Tout un cercle de cimes glacées, le Wildhorn, le Geltenhorn, l'Arbelhorn, l'Oldenhorn et le pic du Sanetsch, se dressent à l'arrière-plan de cette vallée. Le village de Châtelet (*Gsteig*), situé au point de rencontre des deux passes susnommées, est la première localité en amont. De là, le chemin, suivant la Sarine, passe à Ebnet, et ensuite à Gstaad, à l'entrée de la vallée de Lauenen, d'où, par le Trüttilisberg, on peut se rendre à la Lenk, dans le canton de Berne.

Gessenay, en allemand *Saanen* (du nom de la *Saane* ou Sarine), grosse bourgade fromagère aux maisons de bois ornées d'inscriptions et bâties sur un type très original, est à l'endroit où la Sarine se replie tout à coup vers l'ouest, pour se trouver bientôt resserrée entre deux hautes-sommités du massif. Dans un angle s'élève un roc escarpé qui domine d'un côté la vallée de Saanen, de l'autre celle de Rougemont, et qui, de temps immémorial, a marqué la limite entre le pays romand et la contrée alémannique, séparant les deux races et les deux idiomes. Dès le onzième siècle, les comtes de Gruyères, comprenant tout le prix de la position, soit pour pénétrer dans le Simmenthal, soit pour passer en Valais ou dans le val d'Ormont, y avaient bâti un château fort (celui de Vanel), que les paysans insurgés emportèrent d'assaut quatre siècles après et dont il ne reste plus que des ruines.

Château d'OEx, qu'on atteint ensuite, un peu au-dessus du confluent de la Sarine et de la Tourneresse, au point le plus spacieux de la vallée, est un beau village pastoral, rebâti à neuf depuis l'incendie qui l'a dévoré en 1809. Il est situé dans un amphithéâtre alpestre, tapissé d'un gazon toujours vert, où séjournent, l'été, bon nombre de touristes. Au centre du bassin est une colline détachée des monts qu'on appelle *la Motte*. C'est là que se trouvait le château d'Ogo, démoli en même temps que Vanel; il n'en subsiste que la tour, qui sert de clocher à l'église de Saint-Donat, construite avec les débris du manoir.

Château-d'OEx est le chef-lieu du Pays d'en haut. L'âpreté du climat n'y permet que de rares cultures : quelques champs d'orge et d'avoine y entrecoupent seuls les pâturages, qui sont le plus clair revenu de la région. Le bétail y est d'une taille remarquablement haute. Ces districts, colonisés il y a huit siècles par les comtes de Gruyères, ont joui de tout temps de grands privilèges. Au contraire des Gruyérans proprement dits, lesquels sont restés de chauds catholiques, les montagnards du Pays d'en haut se distinguent par l'ardeur de leur foi évangélique. C'est un peuple de pasteurs, relativement fort instruit du reste. L'hiver, les longs loisirs sont employés à la lecture; chaque village a sa bibliothèque, et les livres circulent de chalet en chalet.

Au sud du groupe d'habitations principales est le village de l'Etivaz, sis dans la belle vallée du même nom, longue d'une lieue environ, et arrosée par la Tourneresse, rivière qui fait mouvoir les *Moulins*, avant de se jeter dans la Sarine. A l'ouest, sur la rive droite de ce dernier cours d'eau, sont deux autres petits centres de population : Rossinières, déjà mentionné, et *Cuves*, ainsi nommé, — rappelez-vous la citation de Müller, — de la *creuse* où il gît.

Si l'on quitte les rives de la Sarine pour gagner les hauteurs qui encadrent au nord-est le bassin de Château-d'OEx, on voit, à mesure que l'on s'élève, se développer devant soi le large plateau de la Braye et le vallon de la Clusa avec la clôture de rochers d'où lui vient son nom. Sur la rive droite de la Sarine, toujours dans la direction de Bulle, se trouvent les ruines du château de Montsalvens, ancienne résidence de seigneurs issus de la maison de Gruyères.

## V

Avant qu'on eût défriché les noires *joux* ou *jeures* (*nigri jurie*), en allemand *Tobwälder* (forêts de fond, de ravin), et dompté les torrents de cette terre chaotique, elle était en partie couverte d'eaux stagnantes qu'en patois roman on nomme *Mosses* (1) (de l'allemand *Moos* ou *Moor*). L'exploitation de ses splendides pâturages a de bonne heure enrichi la population aux trois quarts nomade qui y occupe



GESSENEY.

les diverses terrasses des montagnes : témoin les sommes considérables que ces paysans ont payées à leurs maîtres pour l'achat de leurs droits et franchises d'hommes libres. Le pays entier était divisé autrefois en *bandières* ou *bannières* (districts militaires), subdivisées elles-mêmes en *châtellenies*, lesquelles se décomposaient en un nombre plus ou moins grand de *Mestralies*.

La châtellenie de Gruyères proprement dite, sur le territoire de laquelle nous entrons à présent, comprenait, au quatorzième siècle, six communes, savoir : du sud au nord, en continuant de suivre notre itinéraire, Montbovon, situé dans une gorge, près de l'endroit où la Sarine tourne au nord; Nérive (*Nigra Aqua*), non loin duquel l'Hongrin se perd, sur un espace de 6 kilomètres, à travers des couches horizontales de rochers calcaires; Villars-sous-Mont ou l'Evi; Enney; Estavanens-Dessus et Dessous, et Gruyères.

La bourgade de Gruyères, — en allemand *Greyerz*, — est située dans un entourage de montagnes qui forme le plus beau des cirques fribourgeois. Ce sont, du nord au sud, le mont Gibloux, la Berra,

(1) Il y a encore à l'entrée supérieure du val des Ormonts, continuation du Pays d'en haut, un hameau que l'on appelle Mosses; la jolie rivière de l'Hongrin, qui sort du lac Lioson, à 1,870 mètres d'altitude, coule à peu de distance.

la Dent de Broc, la Dent de Brenleire, le Folliéran, et, à l'ouest de ce dernier, le majestueux Moléson, devant lequel s'abaissent tous ces géants.

Rien de plus pittoresque que la haute éminence isolée sur laquelle s'élève la cité féodale. En bas, la Sarine roule parmi les gazons en décrivant comme un demi-cercle respectueux. Deux petits villages, Epagny et Pringy, qui formaient jadis une même commune avec la capitale du minuscule empire gruyérien, sont au pied du monticule sourcilieux. Deux chemins étroits, l'un pavé, l'autre rocailleux, pratiqués au flanc de la colline, il y a sans doute bien des centaines d'ans, conduisent des hameaux de la vallée au plateau qui supporte la ville et le château. Une fois en haut, quel charmant coup d'œil sur ce vert bassin de la Basse-Gruyère où serpentent l'écumeuse rivière fribourgeoise et ses affluents venus des grands monts !

Au temps jadis, la vallée de Gruyères était divisée en deux parties : l'une était la *cité*, l'autre le *bourg* ou village muré. Celui-ci, qui ne se composait que d'une seule rue, bordée de maisons basses, s'étendait depuis l'endroit qu'on appelait la *porte Saint-Germain* jusqu'à la place dite *de la Chavonne*. Le castel et ses vastes dépendances, assis au sommet plat du monticule, formaient la *cité*. Là demeuraient les gentilshommes et tout le personnel de la cour de Gruyères, tandis que les bourgeois et tous les gens de condition humble habitaient les deux villages inférieurs. Il paraît que, même en temps de paix, ceux de la cité comme ceux du bourg, qui les uns et les autres vivaient du reste en bonne harmonie, ne manquaient jamais de clore la nuit les portes de leur enceinte respective et de faire le guet sur les murailles qui regardaient la plaine.

Nous savons qu'au manoir primitif, incendié vers la fin du quinzième siècle, avait succédé un château plus commode, qui occupait, avec ses annexes, tout le plan incliné du beau monticule. Entre le bourg et la cité, il y avait, je le répète, un mur de séparation, sur la porte duquel était, les ailes déployées, la *grue* symbolique. Pour arriver au castel, il fallait franchir deux enceintes, deux fossés et deux ponts-levis. Le premier pont traversé, on se trouvait sur une grande place d'armes entourée de maisons, — c'est aujourd'hui une terrasse plantée d'arbres, — où l'on voyait, au centre, une citerne, sur les côtés, une chapelle, un corps de garde et des écuries. Au delà de la seconde enceinte régnait une cour spacieuse ; plus loin, se dressait le château, immense bâtiment à deux étages, en grosses pierres de taille, et muni de huit tourelles octogones. Ici encore, au-dessus de la porte, aboutissant à un escalier en limaçon, figurait l'oiseau seigneurial.

Cette antique résidence, aujourd'hui propriété d'un riche industriel de Genève, M. Darier, qui sait y faire d'intelligentes restaurations, est l'édifice féodal le plus vaste et le mieux conservé de toute la Suisse. Entre autres curiosités qu'on prend plaisir à montrer au touriste, il y a un âtre gigantesque, où rôtissait jadis un bœuf tout entier ; l'abattoir où l'on tuait les bêtes était à côté. On montre aussi dans la grande salle des chevaliers les bancs de pierre, hauts presque d'un mètre, adossés à des murs de quinze pieds d'épaisseur, qui servaient autrefois de sofas aux invités des nobles châtelains. Je ne dis rien des plafonds en caissons colorés, des boiseries artistiques de chêne sculpté, des vieilles tapisseries, des vieux bahuts, des peintures murales représentant les principaux épisodes des annales gruyérannes.

Non loin du manoir s'élève une tour isolée que les chroniqueurs appellent *Supelbarbe*. Une deuxième place d'armes, convertie de nos jours en potager, régnait au-devant. C'était sur ce préau que les comtes assistaient aux fêtes militaires, tenaient leurs lits de justice, et se mêlaient, dit-on, patricialement aux jeux des villageois leurs sujets.

## VI

Ce fut au quatorzième siècle, du temps du comte Pierre III, que la maison de Gruyères commença d'étendre sa souveraineté, acquit des terres dans les Ormonts et dans l'Oberland, s'allongeant sans cesse de roche en roche, de val en val, et de joux en joux. « En avant la Grue ! » était la devise de ces rois de montagne. Leur cour, où la bonhomie des mœurs pastorales s'alliait à la pompe des rites chevaleresques, était alors fameuse à la ronde. Tout comme les rois de France, les seigneurs de ce petit État avaient leurs bouffons, dont le plus célèbre et le dernier en date fut ce *Girard Chalama*, maître d'hôtel du comte Pierre V, et triboulet fort original dont le doyen Bridel nous a si vivement dépeint la figure.

A la fin des repas que le comte donnait dans la grande salle de sa résidence, quand le vin commençait à échauffer les convives, assis sur les bancs de pierre susnommés, Girard Chalama entraît avec ses habits de fou, tenant sa marotte, et coiffé d'un bonnet orné de plumes de paon. Et, devant l'assemblée curieuse de l'entendre, il entamait un *dit* épique, où, dans un étrange accouplement du vrai et du faux, se trouvait retracée la légende vivante du pays gruyéran.

« Tantôt il racontait comment, dans les temps reculés où les Vandales et les Huns ravageaient l'*Uechtlandie*, un de leurs chefs, las de carnage et chargé de butin, quitta le gros de l'armée, s'établit dans les Alpes, avec ses compagnons, à l'entrée d'une vallée déserte, et bâtit un château sur une colline, auquel il donna le nom de *Gruyères*, d'une grue qu'il avait tuée et qu'il portait sur sa bannière ; — comment ses nombreux descendants, remontant, le long de la Sarine, de vallons en vallons, défrichaient les forêts, fondaient des hameaux, attiraient des colons, construisaient des chalets, et poussaient leurs domaines et leurs troupeaux jusqu'au pied des glaciers du Sanetsch ; — comment cette noble famille, enrichie par la vie agricole et pastorale, se divisa en plusieurs branches, dont l'aînée garda le château et le nom de *Gruyères*, et les cadettes élevèrent successivement les tours de



GRUYÈRES.

Trêmes, de Corbières, de Montsalvens, d'OEx, du Vanel, de Bellegarde et d'Aigremont; — comment, au temps des Croisades, Hugues et Turnius, après avoir doté de leurs biens le cloître de Rougemont, ayant rassemblé parmi leurs vasseaux cent beaux soldats pour la conquête du Saint-Sépulcre, les jeunes montagnardes vinrent fermer les portes du château et baisser les ponts, afin d'empêcher leur départ; comment elles se mirent à pleurer quand elles entendirent le banneret, armé de toutes pièces, crier à tête de la troupe : *Marche, Gruyères! Il s'agit d'aller... reviendra qui pourra!* et s'informèrent naïvement si cette mer, qu'il fallait traverser pour arriver en Terre-Sainte, était bien aussi grande que le lac le long duquel elles passaient pour se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Lausanne.

« Tantôt Chalama récitait les dangers de la chasse de l'ours et du bouquetin, les téméraires trouvés morts au fond des précipices de l'Olden et du Moléson, les bergers égarés pendant trois jours sans pouvoir reconnaître le sentier de leur chalet. Il ne manquait pas d'ajouter que l'esprit de la montagne se vengeait tôt ou tard, par quelque mauvais tour, de ceux qui tuaient les chamois de son alpe; que des fées emportaient dans leurs cavernes souterraines les jeunes vachers qui abandonnaient le soin de leurs troupeaux pour chercher des nids de perdrix blanches; et que des gnomes effrayants écartaient les hommes avides de la mine d'or du Rubli et de la grotte de cristaux du Dughel, sans oublier le fameux corbeau porté dans les armoiries des seigneurs de Corbières, corbeau assez poli pour laisser tomber de son bec un anneau d'argent, chaque fois qu'il devait naître un fils dans la noble famille, et un anneau d'or, quand c'était une fille.

« Quelquefois, dans les fêtes du carnaval, il rappelait le combat d'honneur entre les Gruyériens habitant au-dessus du pays de la Tine et leurs compatriotes habitant en dessous; le choix d'un champion dans chaque *bannière*; la longue lutte des quatre tenants dans la grande cour, et la victoire restée indécise, parce que les champions de Gruyères et de Saanen se renversèrent tour à tour, tandis que ceux de la Tour d'OEx et de Montsalvens ne purent jamais se terrasser, tant les forces de ces rivaux se trouvèrent égales... Puis il disait la grande *coquille* (1) qui, par un dimanche soir, commença avec sept personnes sur le préau du château, et finit le mardi matin, avec plus de sept cents, sur la grande place de Gessenay; à la tête de laquelle *coquille* dansa, par toute la Basse-et-la Haute-Gruyères, le comte Rodolphe, qui, de temps en temps, se faisait relever par un de ses écuyers, et suivait à cheval ce bal ambulante... Puis encore, la fête de Sainte-Madeleine de Saxiéma, quand le comte Antoine campa, avec toute sa cour, sur un rocher en face du lac d'Arnon; régala deux jours et deux nuits tous les armaillers (*pâtres*) de Gessenay, des Ormonts et de Château-d'OEx; fit rôtir vingt chamois, cent *arbennes* et mille livres de fromage; fut chassé par un épouvantable orage qui renversa ses tentes et déchira ses bannières; et risqua lui-même de se noyer au retour dans les eaux de la Tourneresse débordée.

« Chalama aimait surtout à peindre les anciens comtes, donnant des pâturages, des armes et des privilèges aux nouveaux venus, rendant la justice à la porte des chalets élevés ou sous les grands platanes des vallons; empêchant par leur courage, et à l'aide de leurs preux chevaliers, toute invasion étrangère dans leurs domaines montueux; dotant de pauvres bergères, ne refusant ni d'être parrains des enfants indigents, ni d'être tuteurs d'orphelins délaissés; vivant avec leurs sujets comme un père avec sa famille; toujours les premiers dans les festins populaires et dans les combats pour la bonne patrie gruyérienne; toujours fidèles aux vertus héréditaires de leur antique maison: dévotion, aumône, hospitalité et courtoisie.

(1) Sorte de danse; voyez au tome I<sup>er</sup>, chapitre III.

« Quand il s'agissait de partir pour quelque expédition, le troubadour des Alpes chantait, accompagné d'un fifre, des romances militaires en patois du pays, dans lesquelles il avait inséré tous les exploits, vrais ou faux, des anciens comtes et de leurs hommes d'armes, depuis le défi d'un guerrier mécréant, dont Turnius sortit vainqueur près de Jérusalem, jusqu'au combat de Sothau, récemment arrivé. C'était le siège du château de Rue par le comte Rodolphe, qui délivra une belle étrangère prisonnière depuis cinq ans... C'était la captivité de Pierre, son petit-fils, rendant les éclats de son épée sur un monceau de Savoyards occis de sa main devant Chillon... C'était la rencontre du *Loubeckstads* sur les bords de la Simme, où les Gruyériens auraient pris la grande bannière de Berne, si le banneret Wendschats ne l'avait jetée à ses soldats qui fuyaient et ne s'était fait tuer pour retarder la poursuite des vainqueurs.

« Il chantait enfin Clarimbord et Ulrich Bras-de-Fer, ces deux vaillants bergers de Villars-sous-Mont, qui, lorsque les Bernois et les Fribourgeois réunis, après avoir brûlé le château d'Esverdes, pillé la Tour-de-Trêmes et emporté le pont d'Ogo, marchaient sur Gruyères, accoururent avec leurs grands espadons, arrêtaient les ennemis à l'entrée d'une forêt de chênes, dégagèrent le comte prêt à tomber entre leurs mains, et lui donnèrent le temps de rassembler ses soldats dispersés; mais, comme son imagination gigantesque brodait toujours la toile des événements, Chalama ne manquait pas d'ajouter que les bras de ces braves, engourdis de fatigue, étaient tellement agglutinés à leurs lourdes épées par le sang dont elles étaient trempées, qu'il fallait employer de l'eau chaude pour les détacher... Témoin des conquêtes que faisaient Berne et Fribourg, il avait coutume de dire, par allusion aux armes de ces deux villes, *qu'il craignait que, tôt ou tard, l'Ours ne fît cuire la Grue dans le chaudron.* »

Doué, comme on le voit, d'une mémoire prodigieuse et d'une fantaisie à l'avenant, Chalama était la chronique ambulante du pays. Où ses aptitudes de bouffon se manifestaient le plus spécialement, c'était dans ces « conseils » qu'il avait institués lui-même et où il présidait gravement des délibérations concernant les fêtes, les mascarades, les jeux militaires, les charivaris, farces, bagatelles de tout ordre. Les tours des pages, les couleurs des demoiselles du château, les maris battus par leurs femmes, la composition des *coq-à-l'âne*, étaient aussi du ressort de ces conseils.

Chalama mourut en 1349, laissant un testament où il légua au comte Pierre « ses dettes, son masque, son bonnet et sa marotte, » et ordonnait que, sur le reste, son meilleur ami Anselme d'Aragno, curé de Gruyères, reçût, à son choix, une vache noire ou 15 sols lausannois. On dit que les chansons, fabliaux, et autres productions de l'étrange trouvère étaient conservés avec soin dans les archives du château, mais que ce recueil fut anéanti par un incendie à la fin du siècle suivant.

Soixante ans plus tard, ce n'était plus le manoir qui brûlait, c'était, selon la prédiction de Chalama, l'Ours qui faisait cuire la Grue dans le chaudron. Les rois pasteurs de la haute Sarine, pour soutenir le faste de leur cour, avaient dû vendre, l'un après l'autre, à leurs sujets, la plupart de leurs droits; puis, cela ne suffisant pas, ils avaient eu recours à des emprunts. Un moment vint, en 1556, où le dernier souverain, le comte Michel, se vit acculé à la banqueroute. Poursuivi par ses créanciers, dont les principaux étaient Berne et Fribourg, il convoqua, dit-on, ses montagnards pour leur demander de payer ses dettes, s'engageant à les affranchir complètement en retour: les Gruyériens y consentirent; mais leur prince disparut avant qu'ils eussent pu tenir leur promesse. La diète helvétique nomma des

*Chalama*

commissaires. Tout ce que laissait le comte fut mis au plus bas et abandonné aux deux villes auxquelles ses États étaient hypothéqués et qui se chargèrent de la liquidation. Fribourg eut pour sa part le pays de Gruyères ; Berne s'adjugea Aubonne, Oron, Rougemont, Château-d'OEx, Gessenay, Rossinières. Ce qui devint fribourgeois resta catholique, ce qui fut bernois devint protestant (1). Quant au comte Michel, ainsi dépossédé par autorité de justice, il s'enfuit dans la Flandre espagnole, abandonnant pour toujours les belles vallées dont le défrichement avait été l'œuvre de ses ancêtres, et où aujourd'hui encore le peuple conserve de sa famille un souvenir respectueux et ému.

## VII

Si l'on me forçait absolument de dire quelles sont, des vallées alpestres, les deux que je préfère, je nommerais le val d'Illiez et son voisin d'en face le Val des Ormonts. Ce dernier, appelé aussi vallon de la Grande-Eau, du nom de la rivière qui le traverse dans toute sa longueur jusqu'au col du Pillon, s'étend, du nord au sud, de la montagne dite la Charbonnière et des Mosses jusqu'au Sex-rouge et aux Diablerets. Son développement est de quatre lieues environ en tous sens. Par les cols difficiles qui le séparent du Pays d'en haut passe de nos jours une route carrossable. Elle longe le pied du pic de Chaussy et aboutit à la Comballaz (1,364 m.), point central de la vallée.

Le pays se divise en *Ormonts-Dessous* et *Ormonts-Dessus*. C'est une région froide et dure, qui impose par la grandeur des aspects. La population y a été de tout temps clair-semée ; la division de la propriété y est extrême. Chaque ménage, comme au val d'Illiez, possède cinq, six et même huit chalets, qu'il habite tour à tour dans les mois d'été. A chaque instant, dans cette saison, le touriste rencontre des familles en migration ; le troupeau précède, conduit par les pâtres ; puis vient la mère, le berceau sur sa tête, le vase à lait sur le dos, son tricot à la main. Les hommes sont d'ordinaire vêtus de drap bleu, les femmes, d'un galbe moins pur que dans le val d'Illiez, où la race est tout simplement magnifique, ont pour coiffure un feutre noir, qui n'a pas, tant s'en faut, la grâce pittoresque du foulard rouge qu'arborent leurs voisines.

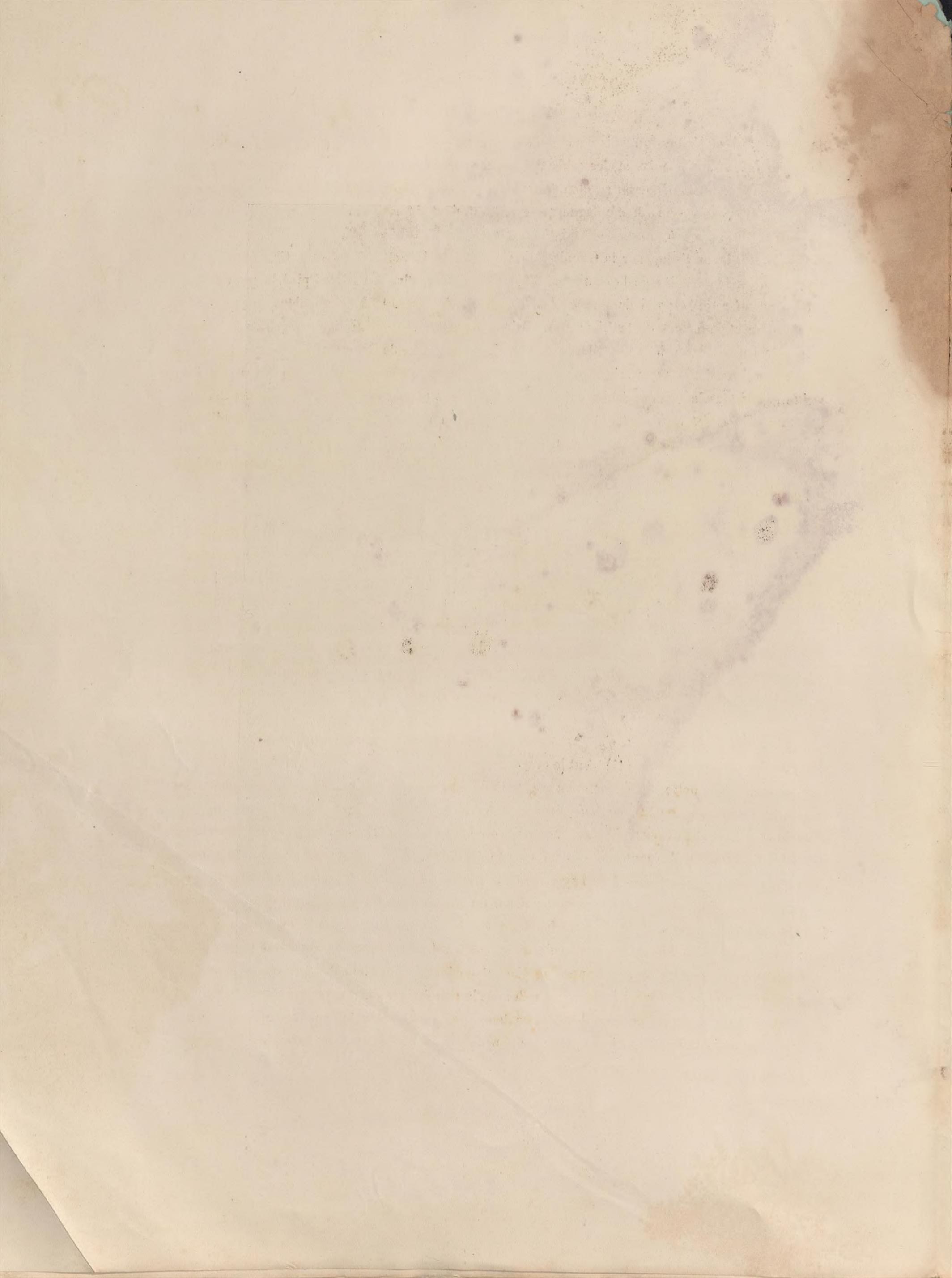
Les chalets, en bois noirci, sont petits, mais bien dessinés. Chacun porte sur sa façade le nom de celui qui l'a fait bâtir, le nom du maître charpentier et une devise tirée de l'Écriture. Des sentiers serpentent d'une habitation à l'autre. Dure en tout temps est la vie de ces pâtres nomades. Ils ont à surveiller les troupeaux, à écarter des pentes trop rapides les vaches imprudentes, à opérer le sauvetage de celles qui se sont mises dans un mauvais cas. Comme les montagnards du Pays d'en haut, ils trouvent néanmoins du temps pour lire ; ils ont des notions de géologie et de botanique. Avides de savoir, à l'affût des nouvelles, d'un esprit vif et éveillé, non seulement ils accueillent le touriste, mais ils recherchent volontiers le commerce des étrangers de toute nation qui viennent, l'été, respirer l'air pur et frais de leurs montagnes.

On voit tout de suite que les Ormoniens sont d'un autre sang que les habitants du Pays d'en haut. Ceux-ci ont la peau blanche, les cheveux blonds, la taille élancée, et rappellent en tout le type germanique. Paisibles de mœurs, très religieux, ils déploient une sollicitude affectueuse à l'égard du bétail, qui fait, à la lettre, partie de la famille, et que, dans leurs prières, ils demandent à Dieu de protéger autant que leurs personnes. L'homme des Ormonts, au contraire, est brun de teint, ramassé

(1) Aujourd'hui le Pays d'en haut appartient à Vaud.



AVALANCHE.



de formes, plus délié d'esprit, mais violent et emporté au possible. Les deux peuples eurent autrefois de sanglants démêlés au sujet des pâtis limitrophes ; le bâton noueux du berger aussi bien que la hache laborieuse du bûcheron se changeaient alors en armes meurtrières ; presque chaque année, au 1<sup>er</sup> août, les deux clans de montagnards se rencontraient vindicativement, et le sang rougissait à flots les prairies.

La bourgade du Sepey, sur la Grande-Eau, vis-à-vis de la Forclaz, entre le Chamossaire et la Tour d'Aï, est le chef-lieu de la commune d'Ormont-Dessous. Plus à l'est, au pied du pic Chaussy, sur un massif rocailleux qui domine le plateau herbeux des Voettes, à l'angle obtus que forment la Grande-Eau et le torrent de la Rionzettaz, se dressent les ruines mélancoliques du château d'Aigremont, ancien fief d'une branche bâtarde de la maison souveraine de Gruyères. Les pâtres, poussés à bout par les exactions de leur seigneur, assiégèrent un beau jour le manoir et le mirent à bas. Une vieille légende locale veut que le dernier des sires d'Aigremont soit resté enfermé dans les souterrains de son castel, occupé à y compter et recompter ses trésors ; un bouc veille auprès de lui, tandis que des fées, sorties de la région des ombres, chantent d'un air attristé sur la brèche, d'où elles ne se retirent que quand le jour paraît ; le corbeau et le grillon les remplacent alors et à leurs chansons à demi-voix font succéder leur cri discordant.

Les Ormonts-Dessus, qui s'étendent jusqu'au col du Pillon et aux rochers du Creux-du-Champ, base des Diablerets, est un long et tortueux couloir où déferlent sans cesse les avalanches et les éboulis. Au Plan des Iles, la vallée s'élargit, pour laisser place à un beau pâturage. Au sud, du Pas de la Croix (1,740 m.), un chemin descend vers Grion et Bex ; il passe à Taveyannaz, dont les cent soixante-cinq chalets, rangés sur sept lignes parallèles, occupent une fraîche oasis entourée de toutes parts d'horribles déserts. Au plus haut des murailles rocheuses entassées confusément l'une sur l'autre, surgissent les Diablerets, sommités aux pyramides crevassées et informes, aux parois de glaces longues de plusieurs lieues d'où découlent des cascates innombrables, et dont j'ai dit les chutes meurtrières.

Les monts fribourgeois, en s'affaissant, se confondent avec la chaîne des Alpes vaudoises, dont les Pléiades, ci-devant décrites (1), sont le premier anneau.

En deçà, voici notre vieille connaissance, le Cubli ; un chemin de montagne, qui en longe les flancs, et remonte la *baie* de Montreux, forme le passage le plus direct des bords du Léman au Pays d'en haut. Là est le vallon sauvage des Verreaux, où nous retrouvons encore la légende. On raconte qu'un riche banneret de Montreux, voulant soustraire ses deux fils à la peste qui ravageait la contrée, les avait envoyés vivre solitaires dans l'agreste gorge. Ils y moururent l'un et l'autre. Depuis lors, la nuit, le malheureux père vague aux alentours, monté sur un cheval blanc, et en poussant des cris affreux.

Plus en deçà encore, est la Dent de Jaman, petit massif triangulaire, projeté en avant des Alpes vaudoises ; à ses pieds dort un lac minuscule où se reflètent les hautes croupes de gazon parées d'une riche flore. Vous rappelez-vous l'échappée de vue qu'au début de notre tour de Suisse nous avons eue, de cette Dent de Jaman, sur les verdoyantes vallées de la Gruyères et sur le cours sinueux de la Sarine ?

Pour achever la suture alpestre des deux cantons (sans compter le Valais) qui se rejoignent ici, il y a, au-dessus de la Dent de Jaman, les roches ruineuses de l'arête de Naïe, belvédère magnifique

(1) Voyez, pour tous ces renvois, au tome I<sup>er</sup>, chapitre III.

d'où, l'on s'en souvient, le regard saisit avec tant de netteté le contraste que forment entre elles la région tourmentée des grandes Alpes, avec son étagement de plans successifs, et la douce et commode contrée que baigne le Léman. Plus à l'est enfin, les Tours d'Aï et de Mayen, au front chenu et de forme conique, représentent les deux ouvrages avancés de ce puissant relief des Alpes vaudoises.

« Dans les Tours d'Aï, dit le poète vaudois (1), se cache un écho railleur. Les nuages enveloppent sa demeure; sous leur voile à demi transparent il répète avec insolence les moqueries des bergers. Par ce créneau de montagnes souffle un vent rapide qui s'engouffre dans les antres profonds et étroits,



LES ALPES VAUDOISES PRÈS DE MONTREUX.

tandis que le Léman, là-bas, est couché sans bruit. Les sommités inférieures le partagent, et lui font des golfes imaginaires dont le rivage est dans les airs. Au ciel passent des nuages errants; leurs ombres courent avec eux sur les longues pentes immensément fleuries; puis ils disparaissent comme de silencieux fantômes aux tournants des rochers.

« L'Hongrin coule dans sa gorge boisée qui étincelle d'un éclat sombre. Sur le bord des sentiers rocaillieux se montrent, encore debout, de vieux sycomores, dont les feuilles ont l'air de se soutenir toutes seules, en s'appuyant à peine sur le tour vide de leur tronc lézardé. Quelquefois ils abritent dans leurs flancs morts un alizier trapu ou un jeune cytise qui les caresse de ses flexibles rameaux. Et, près de là, un sapin à barbe grise, mais encore vert, leur jette un peu de sa grande ombre à tous les deux, au mourant et au nouveau-né, à celui qui vient et à celui qui s'en va.

(1) Juste Olivier, *Tableau poétique du canton de Vaud*.

« Ailleurs sont de fraîches solitudes, de verdoyants déserts. Une brise délicieuse baigne ses ailes dans l'eau profonde et bleue du lac Lioson, chef-d'œuvre des montagnes, et les parfume en jouant avec les gazons des pâturages inclinés. L'étoile rêveuse du souvenir, les anémones qu'un rien effeuille, les petites gentianes qui effacent l'indigo le plus éclatant, les myrtilles violets, les marguerites et les soucis, mille charmantes fleurs jaunes et brunes, blanches et roses, à l'odeur de vanille ou d'oranger, celles qui unissent le velours de la pensée au modeste mais captivant sourire de la violette et à son parfum, toutes les filles des Alpes se mirent dans ses flots, assises parmi l'herbe touffue, ou trempant leurs pieds délicats dans le bassin. Le saule nain verdit les roches, et les blocs épars dans les baies se couronnent des roses du *bois gentil* des bergers. Parfaitement pure et nette, l'eau repose son azur foncé sur un lit de noirs cailloux. Des lames argentées détachent leurs écailles sur ce liquide acier; elles résonnent doucement autour des fleurs joyeuses qui s'inclinent et se balancent comme la tête d'un enfant vers la lèvre de sa mère.

« Sur les parois glissantes fuient les bêtants chamois. La marmotte siffle parmi les moraines du glacier, où sa voix éclate tout à coup, dure et froide comme la pierre. Accumulées pendant des siècles par les Diablerets crevassés, les neiges pendent à pic sur les profondeurs de Barmanaira. Le glacier de Paneirossaz se cave une fosse immense. Celui des Martinets est dressé au fond de son amphithéâtre... Juché sur l'esplanade, le Plan-Névé s'y taille un nid colossal, où le soleil, à son coucher, se repose longtemps au milieu des neiges. On monte aux Muverans par l'humide sillon de la cascade, puis par de nombreux replis autour du roc largement taillé. Le sentier des Dents de Morcles tourne longuement, à d'effrayantes hauteurs, au pied de ces tourelles bâties dans le nuage, jusqu'à ce qu'il s'élève, rapide, ou bien par des assises énormes que séparent de larges fentes où s'écoulent les eaux. L'homme tremble sur ces sommets étroits, comme une statue qui sent vaciller sa base. O néant! il faut qu'il se couche et s'aplatisse contre le rocher, pour ne pas crouler de lui-même dans le vague de l'air.

« Des cols recourbés, marche-pieds des cimes, descendons vers le lit de rocs et de sables où bondissent les torrents qui s'engouffrent dans les forêts. Une grande voix gronde sous les voûtes profondes; elle appelle et confond en un même accord les parois sonores, les pâturages cavernes, les chalets accroupis comme des troupeaux, la cascade rugissant échevelée, les bois sourds, le morne glacier, l'écho des cirques bruyants.

« Et les vallons tremblants au vaste bruit des eaux : cri sauvage, hymne terrible et retentissant, mais qui ne manque pas d'une douceur forte et grave. »

Vers l'ouest, où nous revoions dans l'azur, épaisses et grises, les tours de Chillon, autre est le paysage chanté par le poète : « Les vergers de Montreux courent au lac avec leurs noyers inclinés droits sur la pente... Le sol se replie en cent façons charmantes, entre le lac et les dernières ondulations de Jaman. Les hameaux descendent des collines au milieu de flots de feuillage qui semblent les rouler avec eux. Parmi les ceps, le maïs se balance comme un roseau. Les lauriers et leurs baies noires, le grenadier et sa fleur de corail bordent les terrasses; et le figuier mêle ses larges feuilles sombres aux grappes violettes qui pendent autour des murs.

« Douce, comme le regard du ciel, une lueur argentée glisse sur les flots. Un caprice des airs entraîne notre nacelle à la dérive, un autre la ramène dans les ombres où le rivage se dresse

soudain devant nous. Au penchant des monts brillent des feux épars. Vevey entre avec les siens dans le golfe; on dirait une cité lumineuse qui prend des voiles et s'apprête à voguer assise sur les flots. Puis les terrestres clartés s'éteignent; le ciel brille seul. Couchés dans le léger bateau, nous voyons les Rêves descendre des montagnes, semblables au feuillage varié dont l'automne nuance les forêts. Ils se balancent sur les ondes écailleuses et nous soulèvent avec elles dans l'immense azur. Comme une mère qui laisse tomber son voile sur son fils endormi, la Patrie, forme impalpable au visage austère et tendre, nous enveloppe des cieux jusqu'à la terre, et de la terre jusqu'aux cieux.

« Canton de Vaud, si beau! s'écrie, en jetant sa *cape* en l'air, l'étudiant qui redescend des hautes vallées et du chemin des glaciers. Canton de Vaud, si beau! dit le vieillard avec la voix de ses jeunes années. Si beau! dit la jeune fille qui l'investit dans son cœur des rêves de son amour. Si beau! répète le mélancolique étranger, qui voudrait y fixer sa vie. Canton de Vaud, si beau! chantent les soldats en brandissant leurs armes, lorsqu'ils reviennent des camps et qu'ils l'aperçoivent des élévations de la frontière. »

